

# Les répercussions de la guerre sur les arts appliqués

Autor(en): **Magnat, G.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **16 (1929)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-15934>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES RÉPERCUSSIONS DE LA GUERRE SUR LES ARTS APPLIQUÉS G. MAGNAT

EXTRAIT DE LA CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE LA CHAUX-DE-FONDS, LE 20 MARS 1929

Peut-être la transformation qui s'effectua en nous tient-elle tout entière dans ces quelques mots: «Avant la guerre nous vivions, aujourd'hui il nous faut vivre». Au loisir a succédé le travail, un travail si absorbant qu'il a débordé des heures d'activité sur la journée tout entière et a fait de nous, du moins de l'élite, des hommes durs, précis et constamment entraînés à la lutte quotidienne. Et l'on s'étonne de constater que certains intérieurs modernes ressemblent à des cliniques, à des salles d'opération ou à des laboratoires, alors que tant d'hommes mènent une vie semblable à celle d'un champion de boxe s'entraînant en vue d'une compétition internationale. Le temps est pour nous un manager inexorable qui nous rationne chaque minute d'abandon et qui règle jusqu'à nos heures de repos.

Vous me direz peut-être que jamais on ne s'est plus amusé que de nos jours, mais je vous répondrai que si vous y regardez de plus près, vous constaterez qu'aujourd'hui le plaisir est moins un délassement qu'une sorte de course, peut-être nécessaire, à la sensation vive, intense, semblable en cela à une ivresse sportive qui résulte de l'effort musculaire intensif et procure une volupté violente et toute faite de tension. On s'amuse aujourd'hui comme on fait du sport et presque comme on travaille; le goût âpre de la sensation violente prime tout et implique de ce fait des qualités essentiellement viriles: une intelligence claire et lucide, l'esprit de décision, du sang-froid et un courage physique et moral de tous les instants. Que le lyrisme ait survécu, cela ne fait pas de doute, mais il a si bien su changer de visage qu'on ne le reconnaît souvent plus. L'homme n'a guère changé, mais les conditions se sont modifiées du tout au tout. Nous sommes des hommes toujours sur le qui vive, toujours armés et prêts à la moindre alerte. Comme des athlètes entraînés, nous sommes tout muscles et tout tendons. Cela est si vrai que nos idées, nos sensations, nos sentiments, notre pensée sont nettement orientés vers un but qui est celui de l'effort intégral. Le sport, auquel peu de personnes participent effectivement, passionne néanmoins la génération actuelle à un tel point qu'il n'est pas de journal du matin qui ne tire le lundi à quelques mille exemplaires de plus, certain qu'il est de se voir arracher l'édition qui contient les résultats sportifs du dimanche.

Et maintenant, s'il est vrai que l'esprit crée sa forme, douteriez-vous encore que nos yeux préfèrent aux arabesques, des lignes simples, des plans lisses et nus, des formes claires et nettes et que l'avenir est dans la rigueur et dans la précision.

Nous sommes devenus, à peu d'exceptions près, des hommes inexorables, véritables chronomètres et dynamomètres de notre sensibilité. Notre vie intérieure ressemble à un de ces mouvements de montres que vous avez portées à une si haute perfection; tout y est ordonné, agencé, net et brillant, chaque pièce est à sa place, dans l'ordre qui lui convient et le tout fonctionne avec la rigueur et l'exactitude d'une mécanique de précision.

On a beaucoup médité sur notre époque et on lui a reproché, que dis-je, on lui reproche avec une amerlume croissante, son matérialisme grossier et son manque d'élévation. Rien n'est plus erroné.

L'homme est resté le même, je l'ai déjà dit, seules les conditions de la vie ont changé. Si nous songeons à la place que la mécanique a prise dans notre vie, si nous cherchions à établir combien de nos gestes quotidiens ont pour but de mettre en action les forces naturelles que la machine a mis à notre disposition, nous nous étonnerions sans doute moins d'avoir été insensiblement entraînés à aimer non seulement le confort et les avantages qu'elle nous procure, mais encore les formes sous lesquelles elle se présente à nos yeux. Nous n'avons, pour en avoir la certitude, qu'à nous imaginer la vie sociale et économique d'il y a cent ans. Des quinquets en fait d'éclairage, des coucous et des carrosses comme moyens de transport, des rues obscures, des pavés inégaux, des palais et des masures; ni électricité, ni vapeur, ni télégraphe, ni téléphone, ni gramophone, ni T. S. F., ni tramways, ni autos, ni aucun ou presque aucun de ces produits dont le moins est de dire qu'ils nous sont devenus indispensables. Et nous ne les aimerions pas? et nous ne les porterions pas en nous? eux et leurs formes nettes, pures, avec leur aspect de serviteurs modestes, silencieux et discrets, obéissant au moindre commandement de notre esprit, au plus petit contact de nos doigts? Est-il vraiment si extraordinaire que l'art d'aujourd'hui porte l'empreinte de cette rigueur mécanique qui oriente, consciemment ou inconsciemment, la presque totalité des esprits? N'est-ce pas là simplement l'expression naturelle et normale de notre sensibilité, nourrie de formes qu'elle assimile journellement, pour les reproduire ensuite, dans le domaine de l'art, interprétées, transformées, mais témoignant encore de la source dont elles sont issues?

La guerre, je vous le concède, n'a fait qu'accélérer un mode de sentir et de penser que le développement de la machine avait créé depuis près d'un demi-siècle, mais elle a détruit nombre de gestes sentimentaux qui remplissaient notre vie quotidienne et nous en cachaient la réa-

lité. Pour la génération nouvelle, l'avion fait partie du paysage au même titre que la barque, la gondole ou la jonque, parce que, vues à distance, les formes parfaites se valent; il en est de même pour tout ce qui nous entoure.

Loin de moi de prétendre que la machine la plus parfaite puisse être comparée à une œuvre d'art, proprement dite, car les formes géométriques de la première ne feront jamais appel qu'à notre intelligence, tandis que la beauté de la seconde nous portera à l'élévation.

Mais j'affirme que notre esprit ne saurait se désintéresser à la longue du paysage qui l'entoure et que nous sommes aujourd'hui, où que nous tournions nos regards, entourés de créations qui doivent leur naissance à l'intervention de l'ingénieur et du mécanicien.

Ceci, joint à la nécessité de vivre, c'est-à-dire, de lutter et de combattre pour subsister, que nous devons à la guerre et à ses conséquences économiques et sociales, ceci a provoqué en nous le goût de l'utile, non pas uniquement pour développer en nous le désir du gain et des avantages matériels, mais afin de satisfaire en nous ce que l'époque précédente avait négligé, et qui en nous criait famine, à savoir le désir de vérité et de netteté, en un mot de franchise. Il n'y a qu'à comparer la production d'avant guerre, et surtout la production industrielle, pour en être convaincu.

Il y a quarante ans à peine, on mettait des housses partout, aux meubles, aux cheminées, aux pensées, aux sentiments, aux instincts. Les intérieurs étaient des nids à poussière, souvent les âmes aussi. On avait peur de la réalité et on la recouvrait d'artifices; on se complaisait dans un idéal qui empruntait ses éléments un peu partout, à la morale, à la science et à M. Prudhomme. L'industrie et ses produits étaient en quelque sorte des intrus, des étrangers.

On décorait les machines de motifs floraux ou d'écussons magnifiques, on baptisait les locomotives, sans doute pour amadouer la nouvelle divinité et la rendre «belle».

La guerre a donné ici le salutaire coup de balai. Elle a fait table rase de ces mille colifichets qui garnissaient nos tables et nos étagères et qui nous donnaient cet attendrissement de l'âme que nous aimions à confondre avec de la bonté. Qu'est-il resté de tout cela aujourd'hui?

Rien ou presque rien. Nous avons passé d'un extrême à l'autre. A la place du petit magot chinois, du presse-papier en verre avec vue colorisée de Saint-Pierre de Rome, nous voyons aujourd'hui une bielle d'automobile ou un roulement à billes posés en évidence sur une table en verre. Je ne verrais aucun inconvénient à ce qu'apparaissent sur nos tables de travail une clé anglaise, un tournevis accompagnés d'un répertoire, symboles de notre besoin de classement après le démontage.

Nous sommes allés si loin dans cette voie que nous ne

respectons plus rien. Nous avons entrepris une croisade contre tous les voiles; nous avons décidé, quoiqu'il nous en coûte — et Dieu sait ce que l'on peut perdre à ce jeu! — de porter la lumière de notre intelligence jusque dans les replis les plus obscurs de la conscience et même de l'inconscient.

Notre temps a vu un Freud poursuivre l'instinct jusque dans ses derniers retranchements, un Bergson étudier les données immédiates de la conscience, un Mauriac analyser impitoyablement les mouvements de la nature humaine jusque dans ses profondeurs les plus troubles. Que signifie cet amour de l'analyse sinon que notre intérêt s'est porté, non plus tant sur les choses que sur leurs fonctions?

Cela ne veut pas dire que nos intérieurs doivent être meublés comme des cellules de prison. A ce propos, je me rappelle avoir vu dernièrement dans un journal la reproduction d'une cellule du pénitencier de Thorberg qui, avec ses photos et ses cartes postales clouées aux murs, ses mille riens posés ou suspendus un peu partout, ressemblait furieusement à une chambre de jeune fille vivant en l'an de grâce 1900. Le détenu qui l'habitait s'était donc inconsciemment privé de l'unique leçon de grandeur qu'aurait pu lui donner la réclusion. Cela ne veut pas dire, disais-je, que nous devons aspirer à une simplicité qui ne serait que de l'indigence, mais que nous devons apporter à l'aménagement de nos intérieurs le même esprit qui nous guide dans notre activité journalière. Ne faisons pas comme cet homme, d'ailleurs cultivé, qui disait à des invités: «Cette garniture de cheminée est affreusement prétentieuse, je le sais, mais que voulez-vous, je n'ai pas les moyens de la remplacer par une autre». Il ne lui venait même pas à l'idée de la supprimer purement et simplement, parce qu'il ignorait sans doute que «Rien fait toujours bien».

Ce que nous perdrons à ce dépouillement, nous le regagnerons amplement par le dégagement des grandes lignes et des surfaces unies que la génération précédente évitait avec tant de soin. Je parlais, il y a un instant, de la leçon de grandeur que peuvent donner les quatre parois nues d'une cellule. Peut-être quelques-uns parmi vous, Mesdames et Messieurs, ont-ils pensé que c'était là, de ma part, une boutade. Eh bien, détrompez-vous. Je désire au contraire briser une lance en faveur des grandes surfaces planes, de la ligne nette, et d'une certaine austérité. Je ne relèverai pas les avantages pratiques que ce dépouillement peut offrir, je laisserai, pour le moment, de côté leurs qualités sociales, leurs qualités économiques, pour n'en juger que du point de vue de l'art. L'art vit de sacrifice, c'est là une parole que nous ne devrions jamais oublier.

Je le sais, tout le monde n'est pas digne, ou plus simplement, pas capable de renoncement. Nous touchons ici à

l'être humain dans ce qu'il a de plus profond. Non, tout le monde n'est pas apte à recevoir la leçon de grandeur qui se dégage de certains rapports de lignes, de plans et de volumes entièrement dépouillés de toute décoration, de tout ornement. Notre amour de la quiétude nous porte tout naturellement vers ce qui est morcelé, fragmentaire, vers le petit détail qui nous distrait en nous amusant. Dans beaucoup d'œuvres, les éléments décoratifs ne sont, hélas, que trop souvent une multitude de petites expressions inutiles. La guerre nous en a délivré en principe, il ne tient qu'à nous de profiter de cette chance exceptionnelle qu'elle nous a donnée d'en tirer parti. Ne craignons pas le grand art, le vrai, même chez nous.

Vous me demandez des preuves de ce que j'avance. Rien n'est plus facile. Une paroi nue est un critère; placez contre elle une toile, une sculpture, une potiche médiocres, elles en seront jugées, bien souvent anéanties. Vous serez donc obligés, dans un intérieur sobre, de faire choix de tout ce que vous y mettrez et la conséquence en sera la primauté de la qualité sur la quantité.

Considérée au seul point de vue économique, la question change de face, mais non pas de fond. Plus peut-être que jamais, dans notre société actuelle, il y a danger à s'opposer au rythme de notre époque qui, dans les affaires, dans les sciences, dans l'art, dans l'industrie est un rythme de combat, où les faibles sont éliminés. Cette dureté qui caractérise d'ailleurs tous les après-guerre de l'histoire est salutaire, elle n'implique nullement une diminution de la sensibilité humaine. Celle-ci change simplement d'objet. Il semble, au contraire, que l'acuité de la vie rende les hommes et donc les artistes plus conscients, qu'elle leur donne plus de rigueur, plus de précision dans l'esprit, preuve en soit certaines pièces calibrées lancées actuellement sur le marché par certaines fabriques de verrerie et de poterie. Les proportions admirables et le galbe simple et pur de ces pièces sont infiniment émouvants.

Remarquez que jamais la rigueur ne s'oppose à la sensibilité, ni à l'émotion et, qu'au contraire, plus une œuvre s'approche de la perfection, qui est toujours simple, plus elle contient de pouvoir de suggestion.

Il y a là un préjugé à détruire; c'est celui qui consiste à croire qu'un objet est plus beau lorsqu'il est décoré. Cela est faux. Quand on me parle de décoration, je vois inmanquablement le général X épinglant sur la poitrine du soldat Y une médaille ou une croix. En somme, c'est cela «décorer», mettre des rubans. On décore un vase, une maison, une ville en ajoutant, en surajoutant quelque chose à ce qui existe déjà. On s'imagine qu'un élément nouveau rendra plus riche; c'est la satisfaction illusoire de ce goût du somptueux qui est dans l'homme. Pourquoi la modestie, la couturière ne dit-elle pas: «Je vais décorer ce chapeau, cette robe? Parce qu'elle sait très bien que

ce mot n'aurait pas de sens et que toute décoration apportée après coup, détruirait la beauté du chapeau ou de la robe, détruirait la robe et le chapeau. Par contre, elle admettra parfaitement que l'on puisse orner un vêtement. On décore un champion de tir, on orne une femme.

Décoration et ornement sont deux choses fort différentes. Si la décoration est menacée de disparaître, balayée par le rythme de l'époque, et cela malgré le mauvais goût, malgré l'erreur de la majorité des gens, il en est tout autrement de l'ornement. L'homme est ainsi fait qu'il aime à orner ce qui l'entoure et il a raison. Au printemps, les arbres semblent s'ornier de feuilles et les prés de fleurs; ils n'en sont pas décorés pour cela. Ceci nous amène à constater que la décoration est non seulement artificielle, — ce qui ne serait pas pour nous déplaire —, mais qu'elle l'est dans le sens le plus péjoratif du mot. La décoration a toujours l'air un peu «backfisch», tandis que l'ornement, c'est: l'arbre qui se couvre de fleurs.

Il est un moyen bien simple de distinguer la décoration de l'ornement; la première détruit l'unité d'une œuvre, le second la souligne, l'enrichit réellement. Aucun des grands styles du passé n'accuse la moindre atteinte à la grandeur d'une œuvre, à l'harmonie de ses proportions, à la pureté de ses lignes. Et pourtant ces styles ne manquent certainement pas d'ornements. Mais, contrairement aux œuvres de la fin du dix-neuvième siècle, les motifs d'ornementation n'usurpent jamais la première place, ils se soumettent à l'ensemble.

Le trait suivant illustrera mieux que tout le manque de compréhension de l'art appliqué moderne par le grand public. La Société coopérative pour la fourniture de meubles, à Bâle, a fait appel à quelques excellents ensembliers pour l'élaboration et l'exécution de meubles simples et bon marché, mais de qualité, destinés à la population ouvrière. Or, voici ce que m'a dit l'année dernière le directeur: «Nous n'avons pas réussi à vendre jusqu'à ce jour un seul de ces meubles à des ouvriers. Ils préfèrent encore le buffet Henri II à colonnettes et à balustres à nos modèles simples les mieux réussis. Par contre, ceux-ci sont très appréciés par les jeunes médecins, avocats et intellectuels.» Qu'est-ce que cela veut dire? Sans doute que la sensibilité moyenne d'un ouvrier est incapable d'apprécier un objet simple qui lui paraît pauvre, étant donné que sa pensée ne peut saisir la beauté qui se dégage d'une synthèse. C'est justement pourquoi, c'est à nous, à vous, à donner le ton, à tracer la route sur laquelle le grand public s'engagera tôt ou tard. Il ne comprendra sans doute pas l'étendue de son geste, mais il en éprouvera à la longue l'influence et l'ambiance saine et éducatrice à plus d'un point de vue.

Telles apparaissent, dans leurs grandes lignes, les repercussions de la guerre sur la société actuelle et par extension sur les arts appliqués à l'industrie.